

HUGO MEUNIER

STANKÉ



LE PATRON



LE PATRON



Note de l'auteur



Le livre que tu t'apprêtes à lire est une œuvre de PURE fiction. Bon, je t'entends d'ici : « Ouin, mais tu étais jusqu'à tout récemment un patron néo-quadragénaire dépassé dans un média numérique peuplé de jeunes employés hors de contrôle et anxieux, viens pas me dire que t'as pris ça du voisin viarge ! »

Bon OK, je me suis bien certainement inspiré de ma courte expérience de patron, mais le résultat pourrait difficilement être plus divorcé du réel. J'ai surtout puisé DANS MON IMAGINAIRE et dans le vaste bassin des nouveaux médias pour me fabriquer des personnages. Tous les gens qui réussiront l'exploit de se reconnaître sont chaudement invités à voir ça comme un bel hommage et une preuve intangible de mon affection.

Il y a aussi des gens qui existent dans la vraie vie dans ce roman, des personnalités même. Jamais il ne m'a même effleuré l'esprit de profiter de leur notoriété pour vendre plus d'exemplaires. Je suis au contraire

juste très jaloux de leur privilège de se ramasser comme personnage dans le livre de l'heure sans même avoir à lever le petit doigt. Et puis, comme dirait Lebeau Vitres d'autos : « Qui aime bien châssis bien. »

Enfin, ça se veut un livre drôle, alors avant de tourner la page au son de la fée Clochette, prière de laisser tes tergiversations polémistes sur la table de nuit.

Va lire ça astheure.

Prologue



BAM!

L'oreiller revole violemment contre le mur de la chambre obscure, accompagné d'une pléthore de jurons.

— Ostie de câlisse de tabarnak d'esti de ciboire de crisse!

Une diarrhée verbale régurgitée dans l'unique but de susciter une réaction empathique.

— Ça va ? Tu veux que je te flatte le dos ? marmonne justement aussitôt une voix endormie, provenant du côté gauche du *queen*.

— Nenon. Rendors-toi, je suis juste pas capable de dormir, esti!

Je pourrais me sentir mal d'avoir réveillé ma blonde, mais vingt ans de vie conjugale, ça tue les bonnes manières. De toute façon, pas question de ruminer mes malheurs tout seul dans mon coin. Si je passe une nuit de marde, elle aussi. Pour le meilleur et pour le pire, clamait l'entente, faque awaye, souffre, fille.

Soyons honnêtes, je me trouve quand même très rapidement épais, en ronchonnant pour aller cueillir par terre l'oreiller que je viens de garrocher de toutes mes forces dans le mur.

Je veux le pulvériser, ce mur, l'écraser, le réduire en cendres, lui faire payer le prix de ma frustration, en faire le symbole de ma revanche de gars qui tourne dans son lit depuis bientôt six heures. Tout simple, comme un enfant fâché qui casse ses jouets parce qu'on lui invente une intolérance au gluten en plein souper spaghetti. Mais bon, pas le choix d'aller ramasser le damné oreiller. C'est le seul que j'ai et ma blonde a la face écrasée contre le sien.

Tiens, elle s'est déjà rendormie, cette traîtresse. Zéro solidarité.

Pour ajouter à l'injure, son visage calme et détendu est tourné vers le mien, extrémité nord du matelas. Elle ne ronfle même pas en plus, et sa respiration est rodée au quart de tour. Une petite *puff* d'air par le nez, expulsée par la bouche toutes les quinze secondes.

Je la revire de bord avec une délicatesse passive-agressive pour me coller en cuillère. Tant qu'à partager mon lit avec un corps, aussi bien l'objectiver. Cette position me rappelle sans doute inconsciemment le confort foetal de l'utérus maternel et m'aide d'ordinaire à m'assoupir.

Contre ses hanches généreuses de nourrice médiévale, mon sexe se met à durcir.

Fuck.

Inutile de perdre mon temps avec ma partenaire, hors service. Disons que « Extirper farouchement

du sommeil ma blonde dans un dessein strictement sexuel » accumule la poussière sur l'étagère des projets tombés dans l'oubli, tout juste à côté de ceux de « Traiter les pensionnaires d'un CHSLD avec dignité », « Relancer la carrière de DobaCaracol » et « Représenter dignement le Québec dans un tout-inclus ».

Pour compenser, mes idées concupiscentes vagabondent naturellement vers ma voisine Sandra, blondasse bien roulée. Ça vient toujours avec l'achat d'une propriété.

Quand t'as 15 ans et que tu trouves les vieux *Playboy* de ton père dans le deuxième tiroir de sa table de chevet, mal camouflés sous un magazine *Aventure Chasse et Pêche*, toutes les filles ressemblent à Sandra, à part la rouquine rebelle et la brunette sévère un peu intello (elle a l'air d'une pétasse olympique, mais porte des lunettes).

Mon conscient et mon inconscient scellent aussitôt une entente pour me télécharger rapidement des images de moi en action avec Sandra. « La fiction et la réalité ne feront désormais qu'un », lance la voix d'Yves Corbeil dans la bande-annonce de mes fantaisies lubriques, alors que tout le sang de mon corps s'improvise un *tailgate party* entre mes jambes. Si j'avais à ce moment une décision importante à prendre, elle ne bénéficierait hélas pas de la plus profonde des réflexions*.

* — *La pilule bleue te donne accès à La Matrice et à tous les secrets de l'univers. La rouge te ramène dans ta vie d'informaticien plate dans ton appart miteux et*

tu ne conserveras aucun souvenir de cette rencontre. Que choisis-tu, Néo ?

— *San... San... Sandra... SANDRA!!!*

Par chance, je suis un gars de solutions. Une bonne nouvelle, parce que mes tentatives de penser à autre chose se font automatiquement plaquer dans les casiers par des positions érotiques *featuring* Sandra.

Joie : l'autogratification est un puissant somnifère, et puis, rendu là, l'ultime soulagement s'avère aussi inévitable qu'une séparation à l'amiable dans la vie d'une star québécoise.

Mené par le bout du nez par mon entrejambe, j'étire une main aveugle pour chercher à tâtons dans l'obscurité la tablette familiale, utilisée quelques heures plus tôt pour gaspiller – comme chaque soir – plusieurs heures de ma vie qui ne reviendront jamais devant Netflix ou le énième visionnement en dilettante de *Braveheart*, un grand film où s'entremêlent amour, cris gutturaux, camaraderie virile et hémoglobine.

J'agrippe l'appareil sur la table de chevet, puis je me faufile jusqu'à la salle de bain du sous-sol. J'ouvre et referme aussitôt la lumière pour protéger mes rétines de cette vive agression.

L'écran tactile s'illumine et découpe la pièce d'un halo bleuté de catégorie « Changeur de métro célibataire dégueulasse de 38 ans téléchargeant de la pornographie juvénile dans un *bachelor* insalubre de Saint-Jean-sur-Richelieu ».

Google.

Pornqqchose.com

Catégorie : Milf, big boobs, blonde.

Mes doigts sont en terrain aussi connu que Steven Seagal sur un cuirassé en péril et ils s'orientent en moins de deux sur une vidéo mettant en vedette une fille vulgairement pulpeuse, qui personnifiera bien malgré elle ma voisine Sandra.

J'ai une pensée solidaire pour ces générations d'hommes qui ont dû se soulager en ne pouvant compter, les yeux clos, que sur leur imagination. « Quelle horreur ! Pitié pour ces malheureux ! » s'écrierait probablement William Wallace, tout juste avant le segment « écartèlement » du festival de sa mise à mort publique.

Dans la saynète proposée, la fille se fait bronzer en bikini près d'une piscine en tenant un *drink* rose dans lequel flotte un petit parasol en papier accordéon, jusqu'à ce qu'elle aille s'empaler de tous bords tous côtés sur l'engin surdimensionné du faux ado tatoué qui nettoie la piscine.

« Des dialogues plaqués et un scénario faible truffé d'in vraisemblances qui suscitent moult questionnements », dirait Marc-André Lussier, l'éloquent critique cinéma d'un OSBL. Il aurait raison, puisque plusieurs questions – légitimes – se posent.

1 – Comment le faux ado se trouve-t-il là ? Est-ce un emploi étudiant ?

2 – Pourquoi ne porte-t-il pas de sous-vêtements sous ses jeans pour aller travailler, comme tout le monde ? Est-ce que tous les *pool boys* travaillent « Commando » ?

3 – Connaît-il la femme ou est-ce leur première rencontre ? Si c'est le cas, comment diable peut-on finir à poil avec une inconnue aussi vite ? À jeun en plus ?

4 – Cette dernière est-elle mariée et le faux ado est-il censé être son beau-fils (ark) ou le copain de sa propre fille (re-ark) ?

Anyway.

Je préfère quand les scénarios cochons ont l'air à peu près plausibles, comme celui d'un livreur de pizza se présentant chez une cliente qui n'a pas d'argent, mais qui offre de payer sa Bambino *all dressed* en nature, mais ça fera la job pour tout de suite.

Je suis en gestion de crise.

Quelques minutes suffisent pour produire un petit génocide dans un tapon exagérément fourni de Kleenex. Tuer des millions d'êtres humains et détruire un peu plus l'environnement : je suis une sorte d'hybride entre Adolf Hitler et une paille non réutilisable.

Lavage de mains, pipi assis pour ne pas vendre la mèche de mes cavalcades nocturnes, remise du iPad à sa place sur la table de chevet après avoir soigneusement effacé l'historique comme un branleur professionnel et retour furtif dans mon bord de lit, côté ouest. Le même depuis la fin des années 1990. Vingt ans de vie conjugale, ça tue l'audace géographique sur un matelas.

Le repos du guerrier ne devrait pas tarder. « LIBERRTTTÉÉÉÉÉ ! » s'époumonerait, solidaire, Mel Gibson, pendant que ses tripes dégoulinent.

...

...

...

Crisse.

...

...

Bon.

Je suis venu, mais pas le sommeil (ho-ho), ce qui me plonge dans une espèce d'état d'apesanteur amorphe.

— Esti deuh câââlisse deuh tabernacle deuh crisse!

Je suis à boutte, au point de sacrer comme un Français éméché en visite qui essaie de faire son smatte*.

** Français ! Sachez-le une fois pour toutes : vous êtes incapables d'imiter notre accent, vous n'êtes même pas proches de l'être et vous n'y parviendrez jamais. Deal with it. Merci.*

— *Le Québec*

Ouin. Pas facile de penser à rien pour m'endormir. Un truc inefficace de ma mère quand j'étais petit et angoissé par une vie qui m'envoyait ses premières épreuves. « Essaie de vider ta tête complètement. Tu vas finir par tomber endormi », me prescrivait ma maman, toujours réconfortante comme une bouchée de bœuf braisé un soir d'après-ski au chalet.

Je veux bien, m'man, mais les pensées se bousculent malgré moi. Je réfléchis à ce que je vais porter demain pour cette première journée, ce nouveau départ. Faut que j'arrête de penser à ça si je veux finir par m'assoupir.

Jeans propres, chemise noire décontractée, sortie du pantalon. Ou sinon mon polo bleu, celui trop petit qui moule mes biceps. Mais non, il découpe aussi le galbe de ma bedaine, ce qui est mauvais lorsqu'on veut

faire une bonne première impression. Les gens n'ont aucun respect pour les gros, c'est bien connu. Suffit de penser à Jack Black, Obélix, Laurent Paquin ou le p'tit baquet des *Appendices* : personne ne les prend au sérieux, ces gars-là.

De toute façon, l'idée est avant tout de ne pas avoir l'air trop périmé devant mes nouveaux pupilles. Adjugé pour la chemise noire avec des motifs nautiques (des ancres), hors du pantalon.

Un bon dossier de réglé, me dis-je en étirant le bras pour agripper cette fois mon iPhone à la vitre fissurée sur ma table de chevet.

4 h 39.

Quelle heure dégueulasse.

Depuis le Big Bang, jamais personne n'a dû accomplir quoi que ce soit de notable à 4 h 39 du matin. Clair que le gars qui a frotté deux morceaux de silex pour découvrir le feu et l'autre qui a ébauché la théorie de la relativité ont fait ça relaxe en début d'après-midi, entre le lunch et la sieste.

En scrollant machinalement sur Facebook, cette impression que toutes les nouvelles les plus insignifiantes profitent de la nuit pour jouer du coude sur mon fil d'actualité.

Sébastien Langlois, par exemple, vient tout juste de publier une vidéo mettant en vedette une sorte de char téléguidé qui tond le gazon. Nombre de vues : 82 367 983, soit environ la population totale de l'Allemagne. Au moins, les Allemands ne se rabaisseront jamais à regarder des âneries pareilles, eux qui consacrent l'essentiel de leur temps à préparer

l'Oktoberfest, à tourner des films échangistes amateurs et à culpabiliser d'avoir décimé les juifs.

C'est qui ça, Sébastien Langlois, en plus.

Les choses ne s'améliorent pas quand je tombe sur cette autre petite pierre dans le grand édifice de la connaissance, cette fois partagée par Dany Ramsay. « Quand t'as menti dans ton CV en disant que t'avais de l'expérience comme chien berger » coiffe la courte séquence dans laquelle un troupeau de moutons pourchasse un chien... ET NON LE CONTRAIRE COMME C'EST CENSÉ ÊTRE EN RÉALITÉ !!!

Nombre de vues : 1 783 176, soit environ la population totale de Varsovie. Au moins, les Varsoviens ne se rabaisseront jamais à regarder des âneries pareilles, eux qui consacrent l'essentiel de leur temps à cuire des pierogis, à boire comme eux-mêmes et à faire *feeler cheap* les Allemands d'avoir décimé une partie de leur population.

Aliénant et déprimant, tout ça.

Étendu sur le dos, je fixe un point au plafond. Les lueurs du jour commencent à se faufiler à travers les rideaux de ma chambre. La frustration et la colère viennent de terminer leur *shift* et croisent la résignation, fraîche comme une rose, devant l'horodateur de mes malheurs.

Dans environ quatre heures, je vais pousser la porte de mon tout nouveau lieu de travail*.

** Si t'avais pas compris encore, ami(e) lecteur(trice), ben c'est ça qui explique l'insomnie de notre héros. Je te le souligne juste pour cette fois par contre. Parce que si tu as déjà du mal à suivre, tu devrais peut-être mettre fin à*

ta lecture, car des rhapsodies à la subtilité sont prévues plus loin. Au pire, si tu tiens absolument à lire quelque chose, va t'acheter une daube consacrée à cette vedette qui a trouvé la vraie recette du bonheur ou quelque chose du genre, parce qu'un gros volcan d'érudition de catégorie Eyjafjöll va t'exploser en pleine gueule au détour d'un chapitre à venir et peut-être même plus tôt que tu crois.

Fin de l'aparté... VOTRE VIN! (Tu étais prévenu.)

Donc.

Nouveau travail, nouveau départ, angoisse, fébrilité, poitrine qui se contracte, boule dans l'estomac, bouffées de chaleur, idées sombres, amorphie, culminant vers l'insomnie, la pire des sensations, hormis la congestion routière sur l'autoroute 15, un enterrement de vie de filles au Centropolis et un magasinage de Noël de dernière minute au Carrefour Laval. Oui, tu as bien compris, tout est dans tout.

Ce coquetel de *mixed emotions* s'est pourtant amorcé tranquillement la veille avec des blues du dimanche assez standards. Mais le stress a ensuite commencé à prendre ses aises à mesure que les heures s'égrenaient. Ça doit bien faire vingt ans que je n'ai pas éprouvé ça, d'ailleurs.

La dernière fois, je venais de décrocher un boulot à temps plein dans un supermarché, conséquence d'une pause dans mes études, en réalité un pas de recul pour évaluer à quoi j'allais consacrer le reste de ma vie.

Au lieu de me laisser transporter par des sherpas au sommet du Kilimandjaro comme tout le bottin de l'UDA ou de me taper Compostelle pour réévaluer mon rôle sur cette petite boule suspendue dans

le cosmos nommée Terre, moi je plaçais des cacannes comme commis d'épicerie du lundi au vendredi, de 6 heures à 15 heures. Un horaire de gagne-petit, incluant une heure de lunch non rémunérée.

Après des études en littérature qui m'avaient simplement appris à lire plus vite que la moyenne, je me retrouvais pour la première fois dans une sacrée impasse, même si j'étais blanchi-nourri par ma mère et mon beau-père, des baby-boomers aux cœurs gros comme des piscines hors terre.

La bonne nouvelle : je n'avais pas l'intention d'être commis d'épicerie toute ma vie, même si les mots « aucune crise d'idée » résonnaient au porte-voix du haut d'une montagne helvète réputée pour son écho lorsque je méditais sur mes perspectives d'avenir.

Et même s'ils étaient généreux comme Jean-Marie Lapointe lâché lousse au Téléthon Enfant Soleil, combien de temps ma mère et son chum allaient-ils m'héberger gratuitement ? Ils ne s'étaient pas gênés pour flanquer ma sœur à la porte, en réalisant que sa « pause dans les études » à elle était devenue aussi définitive qu'une léthargie dans la carrière sportive d'Eugénie Bouchard.

Le pire, au supermarché, n'était pas tant l'ouvrage, plutôt facile et répétitif. Non, le plus dur était de supporter les collègues. Pas les temps partiels – des ados de passage qui se tapent des horaires moches en courtisant l'espoir de se taper aussi une caissière ou un emballeur pendant leurs études –, plutôt les permanents, pour qui le supermarché était un gagne-pain, une locomotive bien peu fringante qui les transportait

doucement vers une retraite précaire, assortie d'une pension qui leur permettrait d'aspirer à une voiture d'occasion et un tout-inclus tous les deux ans dans un quatre-étoiles à Varadero (ou un trois-étoiles à Puerto Vallarta).

Sylvie, ma superviseure, était de cette engeance. Frisée, fière, isolée dans un monde d'hommes, elle semblait toujours au bord de la dépression tellement elle suintait l'angoisse. De quoi me mettre en permanence sur le gros nerf. Ce n'était déjà pas super *winner*, travailler là, je n'osais même pas imaginer l'impact d'un congédiement sur ma confiance en moi.

Après presque deux ans à côtoyer à la petite semaine Sylvie le paquet de nerfs, son chum Sylvain (ça ne s'invente pas), le gars des produits surgelés patibulaire, Réal le bourru qui s'envoyait dans le gosier une 750 ml de mauvaise bière dans sa voiture cachée au fond du parking pendant ses pauses, Nicole la madame de la charcuterie qui volait en douce dans la petite caisse, Luc le gérant baba cool qui avait une coupe Longueuil déjà inacceptable pour l'époque, Suzanne alias « Bouche puante », la chef caissière qui avait une haleine fétide à fragrance de café/cigarette en tout temps, Larocque le tyrannique franchisé qui gérait le magasin comme si c'était le Taj Mahal et semblait s'être donné comme unique mission sur terre de me faire rentrer mon chandail jaune serin de la compagnie dans mon pantalon, sans oublier les livreurs de tout acabit qui m'avaient rebaptisé « chef » ou « capitaine » sans mon approbation, j'avais enfin décidé de sortir de ma torpeur.

J'avais en poche un baccalauréat en littérature après tout, symbole de la réussite scolaire.

Mon intérêt pour les livres s'était développé à l'adolescence, à l'image de celui de René pour Céline. C'est à Louise, mon enseignante de français de deuxième secondaire, que je devais mon dépucelage littéraire. Jamais je n'oublierai cette journée d'automne, où régnait en classe une frénésie de vendredi après-midi. Mme Louise avait éparpillé pêle-mêle sur son bureau de vieux livres de poche aux pages jaunies.

— Les amis, commença-t-elle de sa voix haut perchée, bien avant les jeux vidéo, il y avait les livres. J'en ai apporté plusieurs de chez moi, à vous d'en choisir un à votre goût!

Les filles s'étaient précipitées sur les trucs de filles : Lucy Maud Montgomery (*Anne... la maison aux pignons verts*, *Émilie de la Nouvelle Lune*), la comtesse de Ségur (*Un bon petit diable*), la courte échelle, Arlette Cousture (*Les Filles de Caleb*, *Ces enfants d'ailleurs*), Gabrielle Roy (*Bonheur d'occasion*) et plusieurs exemplaires des mésaventures des jeunes de Degrossi (Joey, Stéphanie, Arthur et la lesbienne Alex avec sa coupe garçonnette, qui nous offrait en bonus notre premier contact avec l'homosexualité).

La plupart des gars — pour qui lire n'était d'emblée pas très viril — s'étaient quant à eux rabattus sur les Livres dont vous êtes le héros (*Le Sorcier Majdar*, *La Cité interdite*, *Le Royaume de l'oubli*) et quelques bandes dessinées (*Boule et Bill*, *Lucky Luke*, *Mafalda* et *Yoko Tsuno*).

Après le passage de ces hooligans, il ne traînait plus que deux livres sur la table : *Dix petits nègres* d'Agatha Christie et *Maria Chapdelaine* de Louis Hémon.

Maude et moi étions les deux seuls encore bre-douilles. Après m'avoir lancé un coup d'œil nerveux, la grande Maude – qui ignorait encore à ce moment qu'elle rebaptiserait quelques années plus tard la piscine communautaire après avoir remporté une médaille d'argent aux jeux de Sydney – se précipita sur le livre d'Hémon.

Bon débarras, me dis-je, soulagé, sans savoir que je découvrirais néanmoins dans plusieurs années – et avec un certain délice – les amours rurales entre la sulfureuse Maria et le drabe Eutrope.

Bon. Il ne restait que ces petits nègres.

Je saluai d'abord quelque chose d'anarchiste dans le choix du titre. La couverture, une sorte d'idole africaine avec de grosses babines, n'avait rien d'excitant à mes yeux de néophyte, pour qui la littérature se résumait à l'endos de la boîte de Corn Pops.

— Ce livre-là est de loin mon préféré, chuchota Mme Louise en me décochant un clin d'œil.

Je détournai les yeux, mal à l'aise devant toute forme de complicité avec un adulte, avant de trotter jusqu'à mon pupitre en soupirant. Quelques élèves se foutaient de ma gueule avec leur Livre dont vous êtes le héros.

Une odeur de moisi me chatouilla les narines quand je tournai la première page, sur laquelle on avait inscrit les mots « c'est le juge » à l'encre dans le coin gauche. Mon premier contact avec le *spoiling*. J'entrepris ma lecture obligatoire, sans conviction.

Driiiiiinnng!

Le son de la cloche me fit sursauter. La classe s'emplit aussitôt de la cacophonie des frictions de pattes de chaises sur le plancher et des voix d'adolescents en puberté. Au-dessus de ce tumulte, Mme Louise ordonna à ses élèves de poursuivre la lecture de leur roman durant la fin de semaine, ce qui fut accueilli par une clameur déçue.

J'avais pressé le pas pour m'échouer dans l'autobus afin de continuer la mienne. En passant devant son bureau, j'avais échangé un regard avec Mme Louise, qui effaçait son tableau. Elle avait vu le signet qui séparait une bonne quarantaine de pages du reste du roman. Elle avait souri.

En quelques semaines, j'avais dévoré l'œuvre complète de l'auteure britannique. Mes coups de cœur furent sans conteste *ABC contre Poirot* et *Le Crime de l'Orient-Express*, où le rebondissement final s'était avéré le moment fort de mon été. Mais qui aurait pu deviner que les douze passagers du train avaient tour à tour asséné un coup de couteau à Casseti? Quel coup de génie de l'auteure!

Galvanisé par l'idée de procurer autant de bonheur à un lecteur, j'avais alors décidé de devenir écrivain. Je cherchais l'ultime idée susceptible de me sortir du sous-sol du bungalow parental et de me propulser dans la rangée d'en avant à l'Académie française et, dans l'intervalle, celle d'en arrière de l'autobus scolaire, flanqué des élèves qui ont déjà fait de la sexualité.

Après plusieurs tentatives boiteuses adolescentes, j'ai mis la rédaction de *best-sellers* sur la glace « pour

une durée indéterminée », avant de me tourner sournoisement vers le journalisme, un milieu où il est possible d'être publié sans talent d'écriture*.

* « *Choisir la voie facile en faisant le moins d'efforts possible sera toujours la meilleure option* », disait à ce sujet Terry Fox, un unijambiste canadien.

J'ai donc commencé le journalisme au bas de l'échelle, dans le canard local.

Les choses ont déboulé rapidement : hebdos, quotidiens, radio, télé. Une belle carrière, des affectations marquantes et une maîtrise enviable des technologies au goût du jour, ce qui m'a – nous y sommes enfin – valu de me faire courtiser par un nouveau média web d'information prometteur.

Même si l'expression « relever de nouveaux défis » ne doit pas se sentir la saveur du mois au conventum des expressions, c'est malgré tout ce qui m'a convaincu d'accepter l'invitation de Mina, l'éditrice d'Astronef, une nouvelle *start-up* de contenus web sortie de nulle part, qui commençait à acquérir de la visibilité dans le microcosme médiatique montréalais.

Je gravitais depuis quinze ans dans l'univers des médias traditionnels, tout comme mon père avant moi, et j'avais l'impression de tourner en rond. Depuis dix ans, je roulais ma bosse dans un journal aussi frileux que prestigieux.

Entouré de vieux scribes transformés en fonctionnaires, je m'étais mis à fantasmer d'une salle jeune et dynamique, où le foisonnement des idées l'emporterait sur le confort syndical. Je déplorais que les règles archaïques contenues dans des

conventions écrites dans les années 1970 aient pour effet de décapiter les pousses vertes en préservant le bois mort.

Pourtant, l'avenir du journalisme devait assurément passer par la relève. Cette idée même me faisait frémir d'excitation. Des collègues fraîchement sortis de l'école, passionnés, fougueux et perpétuellement sur le terrain, avec qui je devrais me battre pour refréner leurs ardeurs...

À l'aube de la quarantaine, il était urgent de ne pas m'abandonner au cynisme et de prendre les moyens pour améliorer mon sort. Et trouver un nouvel endroit où envoyer mon spécimen de chèque semblait être la seule issue possible.

Moins de deux semaines plus tard, je rencontrais pour la première fois cette Mina dans un restaurant de déjeuners dont le nom était évidemment un jeu de mots.

Je suis un apôtre de la non-violence, mais j'aimerais aligner côte à côte tous les salopards qui ont osé un mot d'esprit avec les restos de déjeuners, afin de les fusiller à tour de rôle en les regardant dans les yeux juste avant d'appuyer sur la détente.

« Eggstra. »

BAM.

« Eggstase. »

BAM.

« Œuréka. »

BAM.

« Quoi de n'œuf ? »

BAM.

« Eggscalibur » (mettant obligatoirement en vedette le déjeuner spécial Lancelot et les œufs de Dame Bénédictine)

BAM. BAM.

« Œuphorie. »

BAM.

Je serais sans pitié. Je ne détournerais pas la tête ni ne clignerais des yeux en recevant des giclées de sang et des bouts de cervelle au visage.

Me voilà donc attablé devant une omelette épinars-féta avec la grande patronne d'Astronef.

Un sacré personnage.

Mina mesure presque deux mètres et pourrait casser en deux tellement elle est rachitique. Son visage, osseux et blanchâtre, est partiellement recouvert de longs cheveux de jais lustrés, tombant jusqu'aux coudes. Elle est arrivée en retard de quinze minutes, la bouche couverte d'un foulard pour se protéger du smog (comme les Chinois) et munie d'épais verres fumés qu'elle n'a même pas retirés au restaurant. J'y ai vu un signe indéniable de confiance en soi. Plamondon, Van Damme et Bono aussi conservent leurs lunettes de soleil à l'intérieur, et on ne parle pas ici de petits frimeurs.

J'ai estimé rapidement que Mina devait avoir dix ans de moins que moi, ce qui m'a impressionné davantage.

En moins de vingt minutes, l'éditrice avait renvoyé à deux reprises d'une voix lancinante mais ferme le serveur à l'arrière pour réchauffer ses saucisses et avoir ses œufs tournés sans crevaison. Au bout du

compte, elle n'aura pris pratiquement aucune bouchée de tout le repas, trop occupée à faire vivre l'enfer au personnel, qui se confondait en excuses. Mina n'allait pas s'éterniser, visiblement déconcentrée par son téléphone qui vibrait toutes les dix secondes. Ça me plaisait, même chose pour sa froideur. Je ne voulais pas me faire des amis, je voulais que les choses bougent. De l'action, voilà ce qui manquait à ma vie professionnelle. À ma vie personnelle aussi, mais c'est une autre histoire.

Et puis, j'aime les gens qui, lorsque les choses ne tournent pas rond, n'hésitent pas à repartir à n'œuf.

BAM.

La géante manitou d'Astronef a trempé de minuscules lèvres dans son café noir. Depuis quelques secondes, elle me fixait sans rien dire, l'air de m'étudier. Lorsqu'elle a déposé ses verres fumés sur le coin de la table au bout d'un moment, j'ai remarqué ses yeux vairons hypnotiques. Une coulisse de café traînait de la commissure de ses lèvres jusqu'au menton, ce qui ne semblait nullement l'embêter. De la confiance en béton armé, me suis-je dit à nouveau.

Souffrant d'un admirable déficit de conversation banale, Mina a abattu ses cartes.

— J'ai besoin de quelqu'un d'expérience pour diriger l'équipe éditoriale d'Astronef. On t'a à l'œil depuis longtemps. Ton rôle serait d'encadrer de jeunes producteurs de contenu en leur faisant profiter de ton bagage journalistique. Ce sera aussi l'occasion pour toi de relever de nouveaux défis, a expliqué l'éditrice en avalant avec dédain une bouchée microscopique de saucisse noyée dans le sirop commercial.

Mon café filtre avec deux laits a soudainement passé de travers.

Moi, patron ?

Celle-là, je ne l'avais pas vue venir.

Ma mission : diriger leur équipe à l'ère de l'important virage numérique qui s'orchestre et ainsi prendre part activement à la redéfinition du travail journalistique au 21^e siècle. Rien de moins.

L'idée de relever de nouveaux défis m'a par contre séduit automatiquement. J'en parlais il y a quelques pages à peine.

— Les employés du Web ont en moyenne 25 ans, je cherche un sénior pour leur apprendre un peu le métier... a enchaîné la jeune femme, sans réaliser qu'elle était en train de m'asséner métaphoriquement de petits coups de poignard dans les flancs.

Sénior.

Fin trentaine et déjà sur le déclin, condamné à montrer à des jeunots comment écrire un *lead* qui se tient. J'étais parvenu à lui échapper assez longtemps, mais le temps avait fini par me retrouver. À presque 40 ans, tu n'es plus jeune. Voilà.

Journalistiquement, l'épithète « jeune » désigne quelqu'un jusqu'à environ 30 ans. Ensuite, on devient un homme et une femme, tout simplement. Sauf exception. Par exemple, quand Justin Trudeau devient premier ministre à 44 ans, on peut affirmer, avec raison, qu'il est un « jeune » chef d'État. Aussi, si le journaliste a 62 ans, il est possible de lire sous sa plume qu'une « jeune » mère de famille de 37 ans a péri dans l'incendie.

Mais le reste du temps, à 40 ans, on est vieux et on devient patron, faut croire.

Après tout, au Québec, l'âge médian oscille autour de 42,1 ans selon l'Institut de la statistique. Des chiffres jusqu'alors sans conséquence, qui te font toutefois vicieusement le coup de la corde à linge dans le concret quand tu réalises avoir un pied de chaque côté de la clôture. Et encore, cette réalité frappe à l'œil chez nous, alors je n'imagine même pas l'ancêtre dont j'aurais l'air au Niger, où 50 % de la population a moins de 14 ans. Heureusement que les Nigériens ont aussi des problèmes, comme la pauvreté extrême et la famine, sinon tout ça serait vraiment injuste.

Autre symptôme incontestable de la vieillesse : tes enfants ne font plus tourner les têtes sur les trottoirs et plus personne ne s'arrête pour leur parler comme à des attardés mentaux.

Les miens ont perdu leur gras de bébé, leurs joues se creusent, leurs traits se durcissent, leur corps s'allonge outrageusement, comme des brindilles un peu difformes rehaussées d'une tête d'épingle disproportionnée. La plus vieille a mauvaise haleine le matin et le plus jeune, à la suggestion (un ordre) de l'enseignante, doit désormais appliquer une couche de désodorisant avant d'aller à l'école. Ils ont limité leurs contacts avec nous, élargissant chaque jour davantage un fossé peuplé d'écrans et de secrets. Mon fils Viktor, c'est le pire. Il a déjà l'air blasé par la vie même s'il n'a que 12 ans. Tout semble nécessiter un effort : se lever, marcher, manger, répondre.

Son visage s'illumine uniquement à l'éclairage d'un écran tactile.

Tout ça pour dire que l'idée de me retrouver dans un fauteuil de patron m'avait pris de court, en plus de me donner un puissant coup de vieux.

Un de plus. Quelques jours plus tôt, justement, j'étais allé souper chez un couple d'amis de ma blonde, qui avaient aussi invité leur voisin agriculteur nouvellement célibataire, qui souhaitait « se changer les idées ». L'homme possède une soixantaine de vaches laitières dans le coin de Belœil. Une des dernières fermes de cette ancienne zone agricole, devenue une ville-dortoir patentée, gracieuseté de l'étalement urbain bâclé.

L'éleveur laitier, un gaillard brunâtre découpé et à la mâchoire d'acier, expliquait limiter sa consommation d'alcool pour être en mesure de se lever pour le train matinal, celui de 5 heures. Les doigts qui serraient sa bouteille de Stella Artois – « une petite dernière », venait-il d'annoncer – étaient maculés de terre et d'huile à moteur. L'agriculteur, qui a le même prénom que moi, s'accrochait au rêve de robotiser ses installations, comme l'avaient récemment fait les Landry de Saint-Mathieu.

Il parlait de ses bêtes comme si c'étaient des membres de sa famille et – au-delà des clichés – dégageait quelque chose de franc et de simple, ce qui m'avait tout de suite plu.

La vie ordinaire, celle qui prend racine dans le concret.

Dring. Un cadran sonne aux aurores. On lui ferme la gueule en bougonnant un peu par réflexe.

On enfile son pantalon, son t-shirt, ses bottines. Toujours les mêmes.

Le café coule déjà dans la cafetière préprogrammée.

On se rend à l'étable avec notre tasse du dépanneur Couche-Tard, la seule qui conserve la chaleur.

On encaisse le premier effluve d'une centaine de bouses nocturnes.

On baisse le son du vieux *ghetto blaster* qu'on laisse jouer en permanence pour distraire les bêtes, qui, passivement enchaînées à leur stalle, n'ont pourtant jamais manifesté ouvertement leur amour du 96,9 FM.

On commence par pelleter la bouse dans les sillons près de leurs sabots arrière, puis on leur refait une litière avec le hache-paille, avant de les traire une à une (toujours dans le même ordre, soit du fond de la grange, près de l'enclos à veaux, en revenant vers la porte).

Ensuite, on s'occupe le reste de la journée. On bricole sur la machinerie, on dîne avec l'appétit d'un agriculteur, en sapant tout ce qui peut se saper.

Après la sieste, on repart pour le train de fin de journée.

Puis on soupe comme un ogre, on fume des cigarettes en sirotant un thé dans le garage, assis dans la voiturette de golf utilisée pour parcourir la ferme, et on s'endort devant un film.

Dring.

Une vie simple mais rude, à l'horaire immuable. Une routine parfaite, qu'aucune intempérie, maladie ou mortalité ne pourraient dérégler. Grand-mère

claque durant son sommeil, t'as quand même des dizaines de vaches à soulager de leur lactose.

Cible de toutes les attentions, le fermier racontait à quel point il n'est pas facile de trouver de la relève dans le milieu agricole. Même chose pour l'amour, sauf dans la télé-réalité.

— La femme qui va me prendre devra me prendre avec mes soixante vaches ! tonnait cette pièce d'homme, bien conscient de son exotisme dans un souper de pieds-tendres.

Il ne lésinait d'ailleurs pas sur l'argot rural pour renforcer son charisme paysan parmi une tablée qui savait à peine faire un changement d'huile.

À côté de sa chum Julie, ma blonde buvait les paroles de l'agriculteur. Le vin aidant sans doute, elle gloussait comme une épaisse chaque fois qu'il ouvrait la bouche, mais tentait surtout de contenir le geysier dans sa petite culotte. Elle n'avait pas mouillé de même depuis les années 1990, victime des grands sourires niais calculés et de la galanterie passée date du fermier, un maître dans l'art de faire sentir comme Blake Lively les deux femmes assises autour de la table.

Il y avait longtemps que ma blonde et moi n'avions pas baisé, mais ce soir-là, en rentrant à la maison, elle s'était jetée sur moi comme un fauve, directement dans le cadre de porte.

Elle avait fermé les yeux, songeant sans doute au membre de l'agriculteur qui lui labourait l'intérieur, sauvagement, comme on se l'imagine dans le folklore du terroir. Elle avait crié plus fort que jamais en plus

de jouir à deux reprises avant que je me retire à temps pour ne pas agrandir la famille.

Oh, je ne suis pas naïf, j'avais vite compris que ma blonde venait de me tromper mentalement, mais je m'en foutais royalement, trop content de la culbuter comme à nos débuts. Ce n'est pas comme si je ne pensais pas moi-même à sa copine Julie en la prenant en levrette.

Ce soir-là, après avoir grillé une cigarette près de la porte-patio entrebâillée, j'avais repensé à ce que l'agriculteur avait répondu quand je lui avais demandé si une vie à la ferme était possible pour un gars de ma trempe, sous-entendant un gars assez en forme et travaillant.

— T'as quel âge ? avait-il simplement répliqué.

— Trente-huit.

— Oublie ça tout de suite alors, avait-il tranché, se tournant vers Julie pour savoir si elle avait un ruban à mesurer.

Son chum Stéphane était allé chercher le sien dans le coffre à outils de l'atelier. Il savait où le trouver puisqu'il s'en était servi récemment pour mesurer son pénis en érection, afin de s'assurer qu'il avait les 5,16 pouces réglementaires pour être considéré comme dans la moyenne.

Il avait lu ça quelque part et se sentait complexé par la pornographie qu'il consommait outrageusement puisque Julie se couchait toujours trop de bonne heure pour être en forme le lendemain. Le pénis de Stéphane s'était avéré un peu plus court que la moyenne, finalement.

L'agriculteur s'était emparé du ruban à mesurer et avait fait dérouler la languette de plastique jaune jusqu'à 80 centimètres.

— Cette longueur correspond à notre espérance de vie, en moyenne, avait-il commencé, en pointant un gros index sur le 80. Toi, tu es déjà ici, avait-il enchaîné en glissant son doigt au milieu du ruban, près du 40 centimètres.

Autour de la table, c'était le silence. Les invités observaient, amusés, la démonstration, suspendus aux lèvres charnues du fermier, qui avait poursuivi.

— Sur une terre, la job est très physique et on commence à en perdre à partir de 50 ans. Donc toi, mettons que tu quittais tout pour te partir sur une ferme, tu mettrais deux, trois ans – si t'es vraiment bon – à faire rouler ta *business* et cinq de plus pour être rentable. Ça te mènerait à 50 environ, mais tu serais plus capable de faire l'ouvrage à peu près à ce moment, sauf si tes enfants prennent la relève, ce qui n'arrive plus. Morale de l'histoire : oublie ça, t'es trop vieux, avait tranché le cultivateur au terme de sa diatribe, en rebobinant automatiquement le ruban.

L'exercice avait impressionné tout le monde, mais m'avait profondément déprimé. Les 10 centimètres de vie active restante me paraissaient faméliques sur les 80 centimètres de mon existence.

Secoué par ces tergiversations philosophiques, j'étais donc plus que jamais disposé à entendre l'éditrice d'Astronef vanter ses ouailles, entre deux

récriminations adressées au pauvre serveur au sujet des saucisses trop fibreuses ou des patates fades.

— Ils sont capables de tout faire : écrire, monter, filmer, etc. La nouvelle génération est plus polyvalente mais surtout plus *willing* que jamais ! a-t-elle louangé. L'autre jour, Anabelle est allée couvrir le Ribfest de Trois-Rivières. Elle a bu quelques shooters, a rencontré un grillardin professionnel de l'Oklahoma, l'a frenché, a dansé un set carré puis s'est cassé une jambe en glissant dans une flaque de bière. À son retour, je lui ai demandé d'écrire un texte au « je » là-dessus. À ce jour, c'est notre plus gros record de clics.

Le texte « Je suis allée couvrir le Ribfest de Trois-Rivières où j'ai frenché un grillardin professionnel de l'Oklahoma, avant de danser un set carré puis me casser une jambe en glissant dans une flaque de bière » avait effectivement été un immense coup de circuit sur le Web, générant 12 000 partages et 1,2 K commentaires.

Dans le numérique, il est facile de quantifier le succès d'un article au nombre de partages et de *likes*. Et pour se démarquer dans un océan de contenus, le titrage doit être à la fois invitant et d'une précision chirurgicale, même s'il s'étend sur trois lignes.

— Les jeunes sont friands de textes écrits à la première personne. C'est super valorisant de côtoyer les gens de cette génération et d'apprendre à démystifier leur réalité, a finalement lancé Mina à un candidat déjà gagné à sa cause.

Pour moi, troquer un journal rempli de scribouillards embourgeoisés partageant leurs bonnes adresses

barcelonaises contre une *start-up* numérique peuplée de jeunes motivés n'était même pas un dilemme.

J'étais un père de famille ambitieux, en pleine possession de mes moyens et assez respectable de presque 40 ans : je ne voyais pas ce qui pourrait m'empêcher de relever ce nouveau défi avec panache. J'avais en plus récolté du succès dans pratiquement tout ce que j'avais entrepris en journalisme, c'est donc avec confiance que j'anticipais la suite.

Comme patron, je guiderais des employés qui viendraient probablement s'abreuver à mon savoir. Si ça se trouvait, plusieurs de ces jeunes loups étaient devenus journalistes grâce à moi, après s'être inspirés de mes bons coups, qui étaient légion.

Avant même de laisser Mina régler l'addition, j'ai coupé court à sa campagne de séduction.

— OK, j'embarque !

— Ah, parfait. Tu ne le regretteras pas.

— Je commence quand ?

— Dès que tu peux, a répondu la jeune éditrice en tendant une main osseuse vers moi. Bienvenue chez Astronef ! s'est-elle exclamée en m'écrabouillant à ma grande surprise deux ou trois phalanges.

Relever de nouveaux défis.



Les lueurs du jour naissant éclaboussent déjà les rideaux dans la chambre principale.

La journée sera belle, comment pourrait-il en être autrement ? L'homme de la maison prend le réveil-matin de vitesse en ouvrant les yeux avant que sonne l'alarme. Il reste étendu sur le dos quelques minutes, les bras croisés derrière la tête. Sa femme dort encore à ses côtés, silencieusement. Il la contemple, si belle, si vulnérable. Il sourit, conscient de sa chance, puis dépose un tendre baiser sur son front. Ses cheveux sentent le jasmin.

L'homme songe à ce qu'il va porter tout à l'heure ; c'est un jour important. Un nouveau départ. Il devra s'imposer rapidement, montrer l'exemple. Il lui faut une tenue soignée, sobre, à l'image des valeurs qui lui tiennent à cœur et qu'il veut transmettre à ses nouveaux protégés. Tout ça l'inquiète un peu, d'ailleurs. Contrairement à son habitude, il a eu du mal à trouver le sommeil hier, mais rien de trop intense, le trac, tout simplement. Sa femme a perçu l'agitation qui l'habitait, rare trouble chez cet homme flegmatique, capable de gérer n'importe quelle situation sans broncher.

Pour le distraire, elle lui a fait l'amour sur *Orinoco Flow*, une chanson qu'elle écoute en boucle depuis quelques semaines. Le sommeil est ensuite venu rapidement. Celui du juste.

Secouant ces saines appréhensions, normales chez tout esprit compétitif, l'homme s'est vite ressaisi, bien au fait de sa valeur. Sa feuille de route parle d'elle-même. Voilà déjà une quinzaine d'années que ce carriériste se consacre au journalisme. D'abord les hebdomadaires, puis les quotidiens les plus prestigieux de la métropole. Un CV commandant le respect, qui lui

a récemment valu de se faire courtiser par un gros empire médiatique. Sa mission : diriger l'équipe à l'ère de l'important virage technologique qui s'orchestre. Il a été visionnaire de s'intéresser de près à l'informatique, et cet atout, doublé d'une expérience tangible sur le terrain, contribuera certainement à aider les jeunes à se préparer à l'implantation des ordinateurs et à l'arrivée imminente du téléphone sans fil dans les médias de demain.

À l'aube de la quarantaine, il est persuadé que ce poste est taillé sur mesure pour lui. L'homme jubile, l'excitation le tenaille.

Patron.

Le dur labeur, les heures astronomiques englouties dans le travail, parfois au détriment de sa famille, fière de l'épauler dans son ascension professionnelle, tout cela dûment récompensé. Jusqu'à son rêve, enfin à portée de main.

Patron.

Le scénario parfait. Une femme ravissante qui lui a donné deux beaux enfants, une santé de fer et une ambition démesurée : tous les ingrédients sont en place pour qu'il relève ce nouveau défi avec panache.

Il repense à sa rencontre avec le grand patron, celui qui l'a entraîné il y a quelques semaines au Geraldo, une des meilleures tables en ville.

— Prends le temps d'y penser, avait-il lancé avant d'avaler d'un trait son espresso.

Mais au moment même où il avait poussé les portes du restaurant, l'homme avait pris sa décision.

— Non non, c'est tout réfléchi, j'accepte.

— Ah, parfait ! Tu ne le regretteras pas ! s'était exclamé joyeusement son nouvel employeur en lui serrant vigoureusement la main.

Le succès sourit enfin au patron, quarante ans, fraîchement nommé à la tête d'un média numérique en plein essor. Ce père de famille hétéronormatif caucasien et marié a tout pour réussir... dans les années 1980. Malheureusement pour lui, ses employés sont presque tous nés au tournant du millénaire. Mais qui diable sont ces gens qui réclament des toilettes non genrées? Qui dirige vraiment cette salle de nouvelles, et pourquoi de violents incidents inexplicables frappent-ils soudainement des représentants de la génération X?



Diplômé en littérature, Hugo Meunier s'est spécialisé en journalisme d'immersion. On a pu le voir dans les deux saisons de l'émission *21 jours*, diffusée à TV5. Il a également été journaliste à *La Presse* pendant une dizaine d'années, puis directeur productions et contenus numériques chez Québecor Média. Il est actuellement reporter chez URBANIA. *Le Patron* est son premier roman.

